

LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

III

L'Orpheline.

(Suite.)

— Hélas ! qu'aviez-vous fait vous-même, Mademoiselle ? reprit Anaïk. Dans chaque chaumière vous portiez la consolation et l'aumône, en retour on vous a ruinée, et vous devez la vie à un miracle. . . .

— Miracle opéré par vous, ma bonne Anaïk ; mais si vous avez sauvé la fille, Roscoff ne peut-il rien pour le père ?

— Rien à cette heure, au moins. . . . Dans mon impatience de revoir ma sœur et de lui ramener Guilane, je suis venu directement ici. J'ai appris qu'on avait bouleversé le gouvernement, changé le drapeau, aboli les lois, dressé la guillotine, qu'on noyait à Nantes et qu'on assassinait partout. . . . Mais j'ignore les causes, les détails, et ne puis savoir comment il me sera possible de venir en aide au capitaine, avant d'avoir passé au moins une soirée à Brest. . . . Votre père vous croit morte, Mademoiselle ; je lui ai juré de fouiller la Bretagne pour vous retrouver, si vous aviez échappé au massacre, ou de lui dire dans quel lieu vous reposiez. . . . On ne refusera pas au quartier-maître de la *Sainte Anne* de voir son capitaine, quand ce serait au dernier moment et. . . .

— Et moi, Roscoff, ne pourrai-je le visiter dans sa prison, l'embrasser, le consoler, lui donner du courage ?

— Vous le saurez demain, Mademoiselle, comptez sur moi. . .

— Si tu savais quelles horreurs ont été commises au nom de la liberté, dit Anaïk. Nous a-t-on consultés avant de jeter les nobles dans les cachots et de les envoyer à la guillotine ; les riches familles faisaient vivre les pauvres gens. Nous n'étions pas des esclaves, et nous ne portions pas de chaînes, quoiqu'on dise ! Les couvents nourrissaient les vieillards et les orphelins ; les hommes et les femmes valides trouvaient du travail et du secours dans les manoirs. . . . La révolution est tombée chez nous comme le tonnerre. . . . Des bandes d'étrangers traînant des sabres, armés de fusils volés et se disant nos libérateurs, ont pillé les fermes sur leur passage, massacré les gens riches, démoli les châteaux, brûlé les meubles, volé l'argent. . . . Toutes les nuits on voyait les flammes d'un incendie sur quelque point de la côte ou de la lande. . . . Les premiers jours, on courait pour tenter de sauver la maison et les maîtres. . . . mais on trouvait des aventuriers dans les corridors, l'arme à l'épaule, le sabre au poing. . . . Il fallait se battre contre eux, pour acquérir le droit de sauver ceux que l'on attaquait lâchement. . . . les paysans étaient sans armes, les assassins en avaient. Les bâtons ne brisent pas facilement les épées ; heureusement ils cassent parfois les mauvaises têtes. . . . Le tocsin sonnait chaque nuit ; le tambour battoit, on vociférait en courant le long des chemins. Plus d'une fois les meneurs et les incendiaires forcèrent sous peine de mort de braves gens à les suivre ; les faibles manquaient d'énergie pour repousser les misérables, et s'associaient par terreur à leurs crimes ; beaucoup espéraient réussir à sauver leurs propriétaires et leurs maîtres, en feignant de les haïr. Ils ménageaient des évasions, sauvaient des vies, et faisaient, hélas ! de leur mieux. . . . Une nuit, Roscoff, la troupe d'incendiaires passa devant ma maison. Le son lugubre de la cloche me tenait éveillée ; on frappe à la porte : je refuse d'ouvrir ; on heurte à coups de crosse de fusil : la terreur me prend, je prie les mécréants d'attendre ; à la hâte je passe quelques vêtements, et, pieds nus encore, je demande ce qu'ils veulent.

— Un guide ! me répond une voix rude.

— Je suis seule, répondis-je, seule et veuve. . .

— Tu es du pays ?

— Elle le connaît comme son clocher, ajouta un paysan.

— Passe devant nous, reprit l'homme qui le premier m'avait adressé la parole ; tu vas nous conduire. . .

— Jésus-Dieu, leur dis-je, où voulez-vous aller, à cette heure armés ainsi ? . . .

— Au château de Kéroulas.

— Il n'y a personne. . . murmurai-je

— On y trouvera quelque chose, au moins ! de l'or dans de vieux coffres, les diamants de la feu comtesse, et du vin pour les patriotes, sans compter la petite aristocrate. . . .

— A la pensée du péril couru par mademoiselle Yvonne, le courage me revint.

— Je vous conduirai, dis-je.

— J'espérais à la faveur de la nuit, et grâce aux champs d'ajoncs que nous devions traverser, dépester les misérables, et arriver la première au château en prenant des sentiers détournés. Je me plaçai donc en tête de la bande, côte à côte avec le chef de l'expédition.

— Ceux qui nous suivaient racontaient d'épouvantables histoires, mon sang se glaçait dans mes veines ; il ne fallait rien moins que l'espoir de sauver Mlle Yvonne pour me faire avancer d'un pas. Mes dents claquaient, mes pieds se rivaient au sol. . .

— Tu marches mal pour une Bretonne ! me dit le chef.

— Vous m'avez tant pressée, répondis-je, que je suis sans souliers ; mes pieds déchirés saignent sur les cailloux et les ronces. . .

— C'était la vérité, mais je comptais bien retrouver toute ma rapidité à la course quand l'occasion se présenterait de fuir ma terrible escorte. Nous approchions d'un vaisseau qu'il fallait passer à gué. De grands et vieux saules, tout blancs dans la nuit, et se confondant avec les brouillards de la prairie, coupaient en deux un champ d'une vaste étendue. A gauche un petit taillis prolongeait de grandes ombres ; à droite, la lande unie, sans herbes, hors des bruyères, n'offrait d'autre refuge qu'une tombe druidique. . . . Je fis observer que le gué était difficile à trouver. On crut à une défaite de ma part, et le chef ordonna à deux de ses hommes de tenter l'entreprise ; en voulant passer le ruisseau gros comme un torrent, ils perdirent pied et crièrent à l'aide. Je me jetai bravement à l'eau, leur tendis une main à chacun, puis, tandis qu'ils se secouaient et que leurs camarades cherchaient à garder l'équilibre en posant les pieds sur les pierres glissantes du fond, je tournai à gauche, me glissai sous les saules et gagnai le taillis. . . . Quelle course alors. . . ! Les bandits tiraient quelques coups de fusil au hasard ; je ne sentais pas mes blessures, et je n'éprouvais plus aucune peur. Il fallait arriver au château de Kéroulas, quand j'aurais dû mourir sur le seuil de fatigue, Il me restait une lieue et demie à parcourir. . . . J'avais peu d'avance. . . les révolutionnaires pouvaient rencontrer un homme du pays. . . je courais affolée, la poitrine haletante, échevelée. Le château m'apparut enfin comme une masse sombre. Aucune lumière aux fenêtres. . . le silence partout. . . Je frappe, j'appelle ; je me nomme, la porte s'ouvre, et Maclou vient m'ouvrir. . . . La lampe qu'il tenait à la main fut sans doute aperçue dans l'éloignement, car un cri de joie féroce retentit.

— Où est Mlle Yvonne ? demandai-je.

— Dans sa chambre. . . là-haut. . . Comme ils crient, Seigneur Dieu ! que veulent-ils, les misérables ? . . .

— Du sang et de l'or, répondis-je en gravissant l'escalier. Je savais à peu près dans quelle direction se trouvait la chambre de Mlle de Kéroulas. . . . J'allais assez souvent au château, du temps de la comtesse.

— Je vole, je trouve Mademoiselle endormie.

— Sans parler, je l'enlève dans mes bras, je l'enveloppe d'une mante, et je lui dis à l'oreille : . . .